

le tombeau vivant de chantal akerman

corinne rondeau

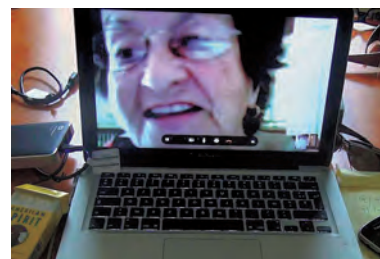
No Home Movie commence par une image folle de quatre minutes trente. Plan fixe du faite d'un arbre mi-mort mi-feuillu, si sèchement secoué qu'à tout instant l'œil, et l'oreille envahie d'un vent assourdissant, sont affolés. En apnée, on scrute inquiet les branches : laquelle va céder, comme si elle allait traverser l'écran ?

Brutalement ouvert sur le générique silencieux, ce plan, qui réveillerait un mort, se referme en cut. Murmures et sifflements d'oiseaux d'un jardin public, soleil dru, pelouse vert jaune, ce nouveau plan est une respiration cherchant sa pesanteur, le calme après la tempête. De dos, un homme torse nu, d'un âge certain. Plein centre, il est assis à l'envers sur un banc. Encore en cut, nouveau jardin, privé celui-là. En plongée d'un balcon, l'image fixe d'un transat vide, bleu sur vert. Nouveau cut. Intérieur jour. Une vieille femme de dos, léger déséquilibre de la marche. Elle entre dans un salon d'une bourgeoisie vieillissante. Se retourne, s'approche face caméra, on entend un son guttural, souffle entravé pas encore râle, puis parle. C'est Natalia, la mère de Chantal Akerman : « Il vient pas aujourd'hui le kiné ? – Non demain, jeudi. »

Tout le film est rythmé par des dehors et des dedans : les paysages en plan fixe ou travelling ; la maison de la mère à Bruxelles, en plan fixe ou caméra à l'épaule. Le balcon donnant sur le jardin, celui sur la rue et entre eux, l'agencement des portes et des pièces par le corps d'une vieille femme. Tout le cinéma d'Akerman, jusqu'à ses installations vidéos, se tient sur la coupure de deux espaces, avec la netteté blessante car répétée de la question : comment sort-on de la maison ? Déjà avec *News From Home* (1976) : New York, de jour et de nuit. Rues et sous-sols du métro pour tout extérieurs. Wagons pour tout intérieur. Intérieur de transit. Elle a vingt ans. Off, elle lit d'une voix qui n'a pas encore les intonations de Delphine Seyrig, les lettres que sa mère lui envoie d'Europe. Litanies asphyxiantes des « écris-moi vite mon amour », « quand rentres-tu ? », « tu me manques », « je vis au rythme de tes lettres », et les « je ne veux pas être égoïste », « je ne veux que ton bonheur », « ne reviens pas, si tu n'as pas tout fait pour qu'ensuite tu regrettes ». L'amour insupportable qui prend soin et déchire, en même temps. On ne peut rien recevoir de lui sans qu'il coupe ici ou là. Alors s'arracher du dedans pour passer au dehors, aller. *Là-Bas* (2006), film à Tel-Aviv d'où tombent les derniers mots : « Le paradis n'existe pas ». *No Home Movie* n'est pas moins net, symétrique, coupé par des bords, des murs, des fenêtres, des portes que *News From Home*. Mais de la quête du dehors se dépliera, dès *Jeanne Dielman*, celle du dedans, car on ne sort pas de la maison sans y rester, c'est de là qu'on apprend qu'on est dans le monde ou pas. Oui, une maison est pleine d'arêtes, et le cinéma d'Akerman est comme une maison : un assaut perpétuel de lames – battements des dehors et des dedans. La fenêtre est l'archétype du passage des corps avec la lumière : le lieu du séjour et du regard entre le monde et soi. Skype est la fenêtre d'un nouveau monde qu'il faut montrer : il n'y a « plus de distance dans le monde, tu es à Bruxelles, moi dans l'Oklahoma ». À quoi sa mère répond : « Quand je te vois, j'ai envie de te serrer dans mes bras. » ... Chantal réclame la fin de la communication : « Éteins ! » Ce que fera la dame de compagnie, car ni la mère ni la fille ne le font.

Pour Akerman, le cut est l'une des armes les plus efficaces du rythme et du récit. Arme de son art du montage : le corps est la couture d'un monde. Comme ces plans fixes où le passage de la mère modifie le capteur de lumière : il la rabat, la repousse, la densifie ou la diffuse d'un côté ou de l'autre de l'embrasure. Comment pourrait-il exister un cinéma de la maison sans ce corps-fenêtre ? Comment faire des histoires sans scénario, et des images sans ce corps qui articule le monde et soi ? Cette fin de la relation, final cut, s'annonce dans les plans surexposés d'une caméra agitée en extérieur, tel l'arbre mi-mort mi-feuillu. Reste à tirer le rideau, regarder la symétrie entre la cuisine et la chambre à coucher de la mère, là où précédemment avaient eu lieu parole, regard, mémoire dans le quotidien le plus banal et le flux le plus lent du home. Un film qui ne console pas de la mort, un tombeau vivant.

Corinne Rondeau est Maître de conférences Esthétique et Sciences de l'art à l'Université de Nîmes, critique d'art, collaboratrice à *La Dispute* sur France Culture.



Chantal Akerman
No Home Movie, 2016.
Durée 115 mn., sortie le 24 février 2016.